

École Normale Supérieure - Département LILA (Littérature et Langages)
Vendredi 23 et samedi 24 mai 2014, 29 et 45 rue d'Ulm, 75005 Paris – Entrée libre

Colloque international « L'influence souterraine de la science sur la littérature et la philosophie (et réciproquement) »

Ce colloque interdisciplinaire se penche sur les intersections entre science, philosophie et littérature, en se concentrant sur les influences souterraines de la science sur la littérature et la philosophie, et inversement. Il ne traite donc pas directement de science-fiction ou de philosophie des sciences, mais de la manière dont le langage et les métaphores scientifiques peuvent s'insinuer de manière subtile mais structurante dans des œuvres qui n'affichent pas explicitement cette inspiration par leur objet ou leur appartenance générique. Il s'agit aussi d'examiner dans quelle mesure des modes d'expression littéraires et philosophiques sont à l'œuvre dans le discours scientifique, voire s'il est possible d'identifier une influence s'exerçant dans cette direction.



23 mai 2014 (29 rue d'Ulm, salle 235B)

14h00 Accueil

14h10 (Présidence : Sylvie ALLOUCHE)

Vincent BONTEMS (Commissariat à l'Énergie Atomique) « Les idées noires de la physique »

Béatrice DE MONTERA (Université catholique de Lyon/IHPST) « Les racines métaphysiques de la science épigénétique »

15h30 Pause

15h40 (Présidence : Jean-Marc LÉVY-LEBLOND)

Pierre CASSOU-NOGUÈS (Université Paris 8) « La machine à calculer, le détective et le corbeau »

Ian JAMES (University of Cambridge) « Plasticity between (post-)deconstruction and neuroscience »

17h00 Pause

17h10 (Présidence : Ian JAMES)

Julie CLOAREC-MICHAUD (Université Paris 1) « De l'absurde à la fiction. Esthétique et épistémologie de l'agir humain »

Gerald MOORE (Durham University) « Les Humanités à l'époque de la technoscience: thèses pour un manifeste du Third Cultures Humanities Network (TeCHNe) »

18h30 Fin de la journée de colloque

Organisation :

Susannah Ellis (École Normale Supérieure/University of Oxford) susannah.mary.ellis@ens.fr

Sylvie Allouche (Université de Technologie de Troyes) allouche.sylvie@gmail.com

Sites web : <http://philofictions.org> et <http://www.lila.ens.fr/>

Programme

24 mai 2014 (45 rue d'Ulm, salle Celan)

10h00 Accueil

10h10 (Présidence : Noëlle BATT)

Jean-Marc LÉVY-LEBLOND (Université de Nice) « Brecht, un écrivain de "l'ère scientifique" »

Nicolas LÉGER (Université de Strasbourg) « Nabokov et Jünger : Portraits "subtils" de l'écrivain en entomologiste »

11h30 Pause

13h00 (Présidence : Isabelle KRZYWKOWSKI)

Sophie LANIEL-MUSITELLI (Université Lille 3) « L'œil de la chair : science et sensation dans l'œuvre de Thomas de Quincey »

Anna ELSNER (King's College/ENS) « "Un temps pour tuer et un temps pour guérir" dans *La pudeur ou l'impudeur* (Hervé Guibert, 1990) »

Sam FERGUSON (University of Oxford) « Les discours scientifiques dans l'écriture de soi »

15h00 Pause

15h10 (Présidence : Susannah ELLIS)

Isabelle KRZYWKOWSKI (Université Grenoble 3) « Poétique et poésie du virus »

Noëlle BATT (Université Paris 8) « De la présence modulée des mathématiques en littérature »

16h30 Conclusion

16h40 Fin du colloque



Programme incluant les résumés et la présentation des conférenciers

23 mai 2014 (29 rue d'Ulm, salle 235B)

14h00 Accueil

14h10 Session présidée par Sylvie ALLOUCHE

Vincent BONTEMS (Commissariat à l'Énergie Atomique)

Les idées noires de la physique

La psychanalyse de la connaissance peut s'étendre au-delà des quatre éléments alchimiques, Gaston Bachelard ayant lui-même souligné la spécificité de l'imagination matérielle liée à l'obscurité, à l'élément nocturne, c'est-à-dire à cette « matière onirique » qu'il nomme « la ténèbre ». Dans le prolongement de cette pensée, nous proposons un double examen de trois concepts physiques où figure l'adjectif « noir » : le trou noir, la matière noire et l'énergie noire. Pour comprendre le sens de ces idées noires, il faut à la fois expliciter le processus de resémantisation par lequel la physique transforme la signification de l'adjectif, ce qu'il dénote, mais aussi ce qu'il connote, en laissant libre cours à une divagation poétique qui révèle comment la noirceur « colore » en retour les concepts en les associant à d'autres images. Le trou noir n'est plus alors seulement une singularité de la théorie de la relativité générale mais aussi un symbole formidable de la dépression et de la mélancolie ; la matière noire n'est plus seulement une hypothèse astrophysique mais aussi l'objet fantasmé d'une recherche alchimique ; le mystère de l'accélération de l'expansion de l'univers nous lance à la poursuite de l'énergie noire comme dans un roman policier de la série noire. C'est en combinant ainsi l'épistémologie et la psychanalyse de la connaissance que nous espérons que les idées noires donnent matière à penser et à rêver.

Vincent Bontems est ancien élève de l'ENS-LSH, agrégé de philosophie et docteur en histoire et philosophie des sciences et des techniques de l'EHESS. Il est chercheur au Laboratoire de recherche sur les sciences de la matière (LARSIM) du Commissariat à l'énergie atomique et aux énergies alternatives (CEA). Il travaille sur l'épistémologie de la physique, la philosophie des techniques et la sociologie des sciences. Il dirige l'Atelier Simondon. Il est l'auteur de *Bachelard* (Belles Lettres, Paris, 2010).

Béatrice de MONTERA (Université catholique de Lyon/IHPST)

Les racines métaphysiques de la science épigénétique

Pour expliquer la genèse des phénotypes au cours de l'évolution, Conrad Waddington a représenté son modèle sous la forme imagée d'un « paysage épigénétique » dans lequel les différentes trajectoires cellulaires possibles ou canaux au cours du développement embryonnaire, sont dues à l'influence de réseaux de gènes eux-mêmes sous influence de l'environnement. Cette détermination des destins cellulaires puis tissulaires ou « canalisation », peut contribuer à déterminer un phénotype donné, ou des phénotypes très proches, y compris pour des individus ayant des génotypes différents dans des environnements différents. Il s'agit de modes d'intégration d'une synthèse entre génome et environnement qui est réactualisée en fonction des contraintes développementales.

L'émergence de nouveaux caractères phénotypiques qu'ils soient canalisés ou non, a été expliquée ces dix dernières années par l'action conjointe de protéines chaperonnes, du génotype, des conditions environnementales et de la variabilité génétique masquée. Pourtant, un certain nombre de conclusions des études menées sur le rôle des protéines chaperonnes sur la diversification des phénotypes relativise le rôle de la variabilité génétique et laisse la place à d'autres processus pouvant expliquer la canalisation ou la décanalisation, comme la variabilité et l'adaptabilité épigénétiques qui ne supposent aucun changement génétique.

La question qui nous intéresse est donc celle d'analyser d'un point de vue philosophique la façon d'expliquer la plasticité du phénotype par la variabilité génétique cachée et/ou des processus épigénétiques qui sont, quant à eux, potentiellement réversibles. Nous effectuerons une étude de cas où les chercheurs se prononcent pour une hypothèse ou l'autre en analysant le changement conceptuel voire métaphorique que cela implique dans l'usage du terme "épigénétique" ou de termes qui s'y réfèrent.

D'un point de vue méthodologique, nous utiliserons notre expérience de six ans au laboratoire sur le modèle du clone, pour analyser à partir des pratiques et des discours scientifiques la genèse et l'évolution de la question de la contribution de l'épigénétique dans le phénotype d'un individu. L'explicitation de la part inexpliquée du phénotype, est une manière de compléter le travail de délimitation de l'identité de l'individu. En ce sens, il conviendra notamment d'analyser si la façon de trancher entre la part de la variabilité génétique cachée et une contribution épigénétique pour expliquer le phénotype n'est pas une question qui relève de la métaphysique.

Béatrice de Montera est maître de conférence à l'Université Catholique de Lyon et membre de l'IHPST (Paris 1). Après un double cursus en biologie et philosophie, Béatrice de Montera travaille à l'interface de la biologie, de l'épistémologie et de l'éthique. Elle a notamment travaillé sur l'épistémologie et l'éthique des biotechnologies, l'éthique de la recherche et de l'expérimentation et l'analyse épistémologique de la question de l'hérédité épigénétique. Elle a notamment publié des articles scientifiques et interdisciplinaires sur la caractérisation scientifique et éthique des clones et des chimères, sur l'éthique de l'expérimentation animale et sur la question d'un paradigme épigénétique.

15h30 Pause

15h40 Session présidée par Jean-Marc LÉVY-LEBLOND

Pierre CASSOU-NOGUÈS (Université Paris 8)

La machine à calculer, le détective et le corbeau

L'article de Turing de 1937 qui donne une solution définitive au problème de la calculabilité passe par une identification de l'esprit qui calcule à une machine à calculer. D'une part, nous voudrions discuter du rôle exact de cette identification et de la référence à la notion de machine dans la définition de la calculabilité. D'autre part, nous étudierons différents dispositifs dans la fiction, en amont de la définition de Turing, posant la question d'une telle identification de l'esprit à une machine à calculer.

Pierre Cassou-Noguès est professeur au département de philosophie de l'Université Paris 8 (Laboratoire d'études et de recherches sur les Logiques Contemporaines de la Philosophie). Derniers titres parus : *La mélodie du tic-tac et autres bonnes raisons de perdre son temps* (Flammarion, 2013); *Les rêves cybernétiques de Norbert Wiener* (seuil, 2014).

Ian JAMES (University of Cambridge)

Plasticity between (post-)deconstruction and neuroscience

This paper will examine the concept of plasticity as developed by the contemporary philosopher Catherine Malabou in her readings of Hegel and Heidegger. It will then question the way in which she aligns this concept, a concept that is derived from what one might term post-deconstructive readings of Hegelian speculative idealism and Heideggerian existential phenomenology, with the concept of plasticity such as it is used by contemporary neuroscience. In works such as *Que faire de notre cerveau?* (2004) and *Les Nouveaux blessés* (2007) the neuroscientific concept of plasticity is synthesized with its philosophical usage to produce a new relation between a philosophical trajectory that inherits from Kantian transcendental philosophy and the domain of the empirical sciences. Yet just how far is Hegelian plasticity in any way comparable with the plasticity of neural structures? How can post-Kantian, phenomenological and post-phenomenological problems of the transcendental, of world disclosure, and of sense, be thought alongside purely the empirical results of neuroscience without leading to philosophical confusion or the elision of fundamental differences of approach? Is plasticity, as thought by Malabou, actually simply a metaphorical or figural usage of the term which sits alongside a more literal scientific usage whilst remaining heterogeneous to it? The stakes of 'new realisms' and 'new materialisms', within contemporary 'continental' philosophy, and their relation to the empirical sciences are arguably played out in the uncertain status of Malabou's plasticity.

Ian James completed his doctoral research on the fictional and theoretical writings of Pierre Klossowski at the University of Warwick in 1996. He is a Fellow of Downing College and a Reader in Modern French Literature and Thought in the Department of French at the University of Cambridge. He is the author of *Pierre Klossowski: The Persistence of a Name* (Oxford: Legenda, 2000), *The Fragmentary Demand: An Introduction to the Philosophy of Jean-Luc Nancy* (Stanford: Stanford University Press, 2006), *Paul Virilio* (London: Routledge, 2007) and *The New French Philosophy* (Cambridge: Polity, 2012).

17h00 Pause

17h10 Session présidée par Ian JAMES

Julie CLOAREC-MICHAUD (Université Paris 1)

De l'absurde à la fiction. Esthétique et épistémologie de l'agir humain

Comment le sentiment de l'absurde, qui fait irruption dans notre monde familier, en le déstructurant et même le réduisant à néant, pourrait-il se révéler moteur, et même être une condition nécessaire, à l'élaboration d'une connaissance du monde mieux ajustée et débarrassée de toute vaine prétention à l'accession au monde réel ? Comment peut-on soutenir l'absurde ? Quel est le rapport entre le sentiment de l'absurde, en tant qu'expérience existentielle, et la réhabilitation de la fiction en esthétique et en épistémologie ? L'exercice de l'imaginaire ne serait-il

pas la meilleure, voire l'unique solution pour soutenir la révélation de cette absurdité du monde et transformer ce sentiment de l'absurde en jugement, et même en philosophie féconde de l'absurde ?

L'hypothèse est qu'il faut soutenir l'absurde plutôt que d'en mourir, en essayant vainement de le fuir. C'est alors que le travail de la fiction, compris dans sa pratique la plus complète en tant que « philosophie du "comme si" », comme la nomme Vaihinger, et qui peut s'envisager ici dans l'examen de toutes les formes symboliques, et dans leur extension la plus large, (s'étendant de l'art à la science), permet de nourrir cette démarche mais également de l'accomplir.

Dans le domaine de l'art, la fiction règne en maîtresse. Grâce à la mise en place d'une *mimésis* dynamique qui permet la transposition symbolique de la réalité à travers le récit, qu'il soit narratif, poétique, ou théâtral, le monde est alors rendu accessible à travers le discours artistique, là où il se dérobe à celui qui cherche à l'appréhender frontalement. La création n'est donc peut-être pas tant une « découverte » de l'artiste, ou de l'homme, que l'émergence même d'une réalité du monde tapie sous les apparences. Le détour par la fiction n'est plus alors un éloignement par rapport à la réalité supposée des choses qui nous entourent, ce détour est le chemin de traverse nécessaire à l'accession au sens du monde.

Dans le domaine des sciences, ce détour par la fiction et l'imaginaire, par la « rêverie » dirait Bachelard, cette faculté qui travaille en étoile, revenant toujours vers son centre, comme pour cerner une intuition qui ne se révélera que par les tentatives et échecs successifs qu'elle produira, semble également être mis en œuvre. La recherche du savoir est un effort. Cependant c'est dans cet effort que l'homme réalise et produit ses plus grandes inventions, qu'il ne doit pas regarder comme étant le reflet de la réalité, mais bien plutôt comme étant l'œuvre de son imagination. Que les inventions ou « découvertes » du scientifique fonctionnent, cela n'est pas un gage de leur vérité. Un énoncé scientifique est donc une fiction en ce qu'il est à la fois faux et efficace. Une fiction apparaît alors ici comme étant une proposition non vraie mais féconde. La pratique lucide de celle-ci pourrait donc être envisagée comme un outil permettant de surmonter le fossé incommensurable qui sépare l'homme du monde.

Julie Cloarec-Michaud a soutenu sa thèse « Fiction et connaissance, du théâtre à la physique : l'esthétique et les sciences du point de vue l'acteur. *Vers une philosophie féconde de l'absurde* », sous la direction de Michel Bitbol, en décembre 2013 (Paris 1 Panthéon-Sorbonne). Elle a eu la chance d'en rédiger une partie à la San Francisco State University où elle a été invitée par Bas Van Fraassen et Isabelle Peschard. Elle enseigne la philosophie et les sciences humaines dans une école d'Arts Appliqués à Paris. Parallèlement à la philosophie, elle est également danseuse et comédienne, notamment à Nantes où elle travaille actuellement avec Hervé Maigret et la compagnie NGC 25.

Gerald MOORE (Durham University)

Les Humanités à l'époque de la technoscience : thèses pour un manifeste du *Third Cultures Humanities Network (TeCHNe)*

The humanities were the study of human redemption, the sacred and the sources of spirit: love, beauty, truth, reason, sacrifice, virtue and the sublime – all there for the taking by a mature and autonomous intellect. But what does that mean in an age of economic and ecological collapse, when we seemingly have little choice but to cling to the hyperindustrialised messiahs of science and technology, or regress to medieval superstition?

It is commonplace to claim that the humanities are in crisis, though the claim is far from being universally accepted. The *Digital Humanities* project, for example, notes that the 'perpetual crisis' of the humanities has gone on for at least a century, in a way that reduces the rhetoric of crisis to little more than a fetishised trope. In its place, the project 'envisages the present era as one of exceptional promise for the renewal of humanistic scholarship', on account of the increasingly dominant role of media.¹ But one can reject the initial premise (of the meaninglessness of crisis) without denying their conclusions of the transformative *potential* of these technologies. The multiplication of media undoubtedly multiplies the possibilities and need for aesthetic judgment ('interpretive practices, meaning-making strategies' and focus on the 'ambiguities of being human', as *Digital Humanities* puts it),² but that does not mean that judgment and the creation of meaning are taking place; put simply, they are not. Our capacity for reflection is progressively being short-circuited by marketing technologies that prescribe our experience, and by the emergence of a new scientific metanarrative in which the arts, deemed fundamentally incapable of contributing to E. O. Wilson's 'consilience' of knowledge,³ are reduced to a mere palliative for the economy.

This metanarrative can be understood in terms of a discourse of 'fundamentalist', ultra-Darwinism', and through Bernard Stiegler's diagnosis of an 'idéologie adaptative de la performance'.⁴ The latter's work on the 'invention of the human' through technics also supplies the bases for its critique – and one that moreover does not seek hermetically to withdraw the humanities from the orbit of science so much as to renegotiate the relationship between the two.

¹ Anne Burdick, Johanna Drucker, Peter Lunenfeld, Todd Presner & Jeffrey Schnapp, *Digital Humanities* (Cambridge: The MIT Press, 2012), p. 7.

² *Digital Humanities*, p. vii.

³ E.O. Wilson, *Consilience: The Unity of Knowledge* (London: Abacus, 1999).

⁴ See Bernard Stiegler, *Constituer l'Europe, 2: Le Motif européen* (Galilée: Paris, 2005), p.60; also Steven Rose, *Lifelines: Life Beyond the Gene* (London: Vintage, 2005), pp. 210-12.

Reading Stiegler alongside Derrida, among others, we shall see that the human can be understood as no more and no less than a *promise*, where ‘promise’ signifies that, on account of our invention through technics, we exceed both narrowly humanistic and narrowly biological accounts of our existence.

The Third Cultures Humanities Network takes its name from the work of C. P. Snow, who saw the creation of a ‘third culture’ as the alternative to a persistent dialogue of the deaf that has endured between the arts and sciences.⁵ It proposes a reorganisation of the disciplines of the humanities around the study of the relationship between the promise of the human and our invention, over the course of history, through technical prostheses – and of the way in which, in the present, this promise is being eroded by a technoscientific complex that denies us the chance to participate in our own salvation. But the theorisation of the invention and safeguard of the promise of the human also calls the very existence of these disciplines into question, at least as discrete fields, by showing that the humanities can no longer treat questions of spirit independently from those of our bio-, neuro- and technological architecture.

Gerald Moore is lecturer in French at Durham University, UK, where he works on contemporary French philosophy in its relation to science, anthropology and politics. He is a founder member of TeCHNe, the Third Cultures Humanities Network, and sits on the Conseil d'Administration of Ars Industrialis. He is the author of *Politics of the Gift: Exchanges in Poststructuralism* (Edinburgh UP, 2011), co-editor (with Christina Howells) of *Stiegler and Technics* (Edinburgh UP, 2013), and is currently preparing *Bernard Stiegler: Philosophy in the Age of Technology* for Polity Press.

18h30 Fin de la 1ère journée de colloque

24 mai 2014 (45 rue d’Ulm, salle Celan)

10h00 Accueil

10h10 Session présidée par Noëlle BATT

Jean-Marc LÉVY-LEBLOND (Université de Nice)

Brecht, un écrivain de « l’ère scientifique »

Brecht est sans doute, des grands écrivains du XXe siècle, l’un de ceux qui s’est le plus constamment et le plus intensément intéressé à la science. Dès sa pièce de jeunesse *Homme pour homme*, il cite Copernic ; dans ses *Histoires d’almanach*, il consacre des contes à Bruno et Bacon. Il approche personnellement les scientifiques de son époque (en 1930, il va écouter une conférence d’Einstein). On trouve dans son recueil d’aphorismes *Me-Ti* nombre de réflexions sur la science moderne. Brecht puise dans la science, non seulement des thèmes et des personnages, mais des méthodes d’analyse et même des modèles d’écritures. Ainsi, dans *L’achat du cuivre*, élabore-t-il sa théorie du théâtre épique en s’opposant directement à la dramaturgie d’Aristote, comme Galilée avait fondé la nouvelle physique contre le même Aristote. Brecht déclare d’ailleurs élaborer une théorie du “théâtre de l’ère scientifique”. Sans doute, Brecht ne pouvait-il échapper à la fascination du modèle scientifique explicitement revendiqué par le marxisme-léninisme, et fait preuve d’un scientisme quelque peu primaire, identifiant le développement scientifique et technique au progrès social et politique. Mais c’est très vite une conception beaucoup plus subtile qu’il développe, insistant désormais sur la subordination du rôle des connaissances scientifiques aux conditions sociales, et montrant une conception remarquablement dialectique de la connaissance scientifique. C’est la *Vie de Galilée*, sa dernière pièce achevée, qui constitue le point culminant de la réflexion de Brecht sur la science. Cette pièce a connu trois versions successives, et son élaboration s’est étalée sur une quinzaine d’années. Au départ, dans le contexte du totalitarisme nazi, Brecht entend montrer la lutte entre la vérité (scientifico-philosophique) et l’oppression (politico-idéologique), et fait de Galilée un héros de la raison victime de la répression. En 1945, Brecht, exilé aux États-Unis, reprend la pièce, et l’enrichit de profondes notations sur la psychologie du personnage de Galilée. Brecht est l’un des rares auteurs à comprendre et à montrer la véritable jouissance de la pensée que la science apporte — parfois. Mais la bombe d’Hiroshima, qui éclata alors, le marqua fortement. La troisième et dernière version de la pièce fut écrite peu après le procès Oppenheimer, alors que Brecht consacrait beaucoup d’énergie militante à la défense de la paix. Galilée y tient un rôle beaucoup plus ambigu, et le jugement porté sur son abjuration reste problématique. À sa mort, Brecht envisageait de donner une suite à la *Vie de Galilée*, à partir de celle d’Einstein (qui venait de disparaître), et du cas Oppenheimer.

Jean-Marc Lévy-Leblond est physicien (théoricien), épistémologue (expérimentateur) et “critique de science”. Professeur émérite de l’université de Nice Sophia-Antipolis, il a enseigné dans les départements de physique, de philosophie et de communication. Directeur des collections scientifiques des éditions du Seuil, et de la revue *Alliage (culture, science, technique)*, il est l’auteur de nombreux articles scientifiques spécialisés et d’ouvrages de recherche (principalement sur la théorie quantique et la théorie de la relativité), ainsi que de plusieurs essais sur les rapports entre science et société, en particulier du point de vue de la culture.

⁵ C. P. Snow, *The Two Cultures* (Cambridge: Cambridge University Press, 1998 [1959, 1963]), pp. 16, 70-1.

Nicolas LÉGER (Université de Strasbourg)

Nabokov et Jünger : Portraits « subtils » de l'écrivain en entomologiste.

Vladimir Nabokov (1899-1977) et Ernst Jünger (1895-1998), figures littéraires majeures du XX^e siècle, ont pour trait commun d'avoir été d'éminents entomologistes : tous deux ont bénéficié d'une solide réputation autant dans les cercles naturalistes que dans le monde des lettres. Lépidoptériste, Vladimir Nabokov s'est spécialisé dans l'étude du papillon *Polyommatus coridon*, dit Argus bleu-nacré, et a élaboré une thèse quant à sa migration dont la pertinence s'est trouvée récemment vérifiée. Jünger, spécialiste de coléoptères, pour sa part, a suivi des études de zoologie et de botanique dans les universités de Leipzig et de Naples. Parmi les 16 carnets qu'il a tenus lors des combats de la Première guerre mondiale, l'un d'entre eux est entièrement consacré à l'observation entomologique. La passion de ces deux auteurs ne saurait donc se résumer à une simple collection amateur : elle repose sur un protocole scientifique rigoureux et les amène à suivre de près les écrits savants et techniques de leur temps.

Il s'agira de comprendre comment l'approche scientifique de ces entomologistes, non seulement irrigue leurs créations littéraires, mais aussi comment elle est subtilement au cœur d'arts poétiques singuliers (*Le Don* ou *Autres rivages* de Nabokov ou *Chasses subtiles* de Jünger par exemple). Que ce soit dans leurs fictions, leurs écrits autobiographiques ou leurs entretiens, Nabokov et Jünger tissent des liens explicites et implicites entre l'écriture et l'étude des microcosmes : fascination de Nabokov pour la mimesis à l'œuvre chez les papillons ou émerveillement de Jünger devant les stratégies d'habitation du coléoptère *Copris espagnol* par exemple.

Sans se limiter à la simple comparaison entre les deux disciplines que sont la littérature et l'entomologie, nous questionnerons la pertinence d'une métaphorisation de la figure de l'écrivain en entomologiste. Celle-ci sera interrogée en se fondant sur le lien entre étonnement scientifique et exploration poétique dans la contemplation du monde, tels que manifestés dans les œuvres et les propos respectifs des écrivains. En effet, l'entomologiste comme l'écrivain ont à charge d'observer, hiérarchiser, comprendre les interactions en jeu et nommer le nouveau. Toutefois, Nabokov et Jünger exposent des rapports au monde différents dès lors qu'ils évoquent leurs activités entomologiques : l'un montre un intérêt fasciné pour la métamorphose et le mimétisme alors que l'autre voit dans la vie sauvage la manifestation d'un sens caché du monde et de l'existence, renouant avec une pensée archaïque voire mythologique.

Nicolas Léger, enseignant de Lettres modernes, est chercheur affilié à l'Institut de Recherches Interdisciplinaires sur les Sciences et la Technologie (IRIST) à l'Université de Strasbourg. Titulaire d'un master en Littérature française, générale et comparée et d'un master en philosophie, il s'intéresse aux rapports entre philosophie et littérature dans la question de l'impossibilité de l'écriture ainsi qu'à la représentation du scientifique dans la fiction contemporaine. Il est collaborateur de la revue *Esprit*.

11h30 Pause

13h00 Session présidée par Isabelle KRZYWKOWSKI

Sophie LANIEL-MUSITELLI (Université Lille 3)

L'œil de la chair : science et sensation dans l'œuvre de Thomas de Quincey

Dans *Confessions of an English Opium-Eater* (1821) et dans *Suspiria de Profundis* (1845), Thomas de Quincey (1785-1859) développe une représentation de l'artiste visionnaire inspirée des sciences de son temps. Les avancées scientifiques de l'époque en matière de physiologie de la sensation n'ont de cesse de briser le lien entre œil, esprit et lumière : l'œil apparaît de plus en plus comme un organe obscur, où la lumière ne peut pénétrer. Le cerveau, autrefois siège de l'âme, devient l'organe du rêve, ou plutôt l'organe qui rêve et secrète la pensée. Héritier de la poésie romantique de William Wordsworth, de William Blake et de Percy Shelley, qui distinguent la vision artistique de l'œil de chair, De Quincey développe pourtant, au fil de ses écrits, une esthétique d'inspiration anatomique implicite. Dans *Confessions of an English Opium-Eater* et dans *Suspiria de Profundis*, il cherche à révéler le caractère visionnaire de la chair, à mettre en lumière le sublime des processus matériels qui l'animent, à travers des images tirées de la science et de la technique de son temps. L'œil de chair peut voir au-delà des apparences car il est mortel et périssable, car le phénomène même de la vision est une expérience de l'ombre. La définition, par la physiologie de l'époque, des forces de vie comme participant des mêmes inerties physiques et des mêmes phénomènes chimiques que les processus menant à la mort, sert de fil directeur à une écriture autobiographique fondée sur l'empathie envers les êtres chers désormais disparus. Le corps, matière empreinte des expériences et des souffrances passées, est doté d'une mémoire matérielle. Le rôle de l'auteur est alors d'en révéler par l'écriture les inscriptions latentes, les messages à l'encre sympathique. Ce corps visionnaire n'a pas de langage mais une poésie, une rythmique, une mélodie : le pouls qui bat dans les artères, les spectres et les phosphènes qui hantent le regard, les glyphes inscrits à même l'écorce cérébrale. Il fonctionne à la manière du télégraphe et de la photographie naissants, ses commotions internes se font signaux électriques, ses tissus obscurs se font surfaces sensibles. De Quincey explore les origines chimiques de

l'hallucination et de l'addiction pour révéler les noces, souvent douloureuses, de la chair et de la pensée, de l'optique et de la vision artistique, à travers le puissant révélateur chimique de l'opium.

Sophie Laniel-Musitelli est ancienne élève de l'ENS de Lyon, agrégée d'anglais, et Maître de conférences en littérature des pays anglophones, Université Charles de Gaulle - Lille 3. Elle étudie les liens qui unissent littérature, sciences et épistémologie en Angleterre du pré-romantisme au début de l'ère victorienne. Elle a publié "*The Harmony of Truth: Sciences et poésie dans l'œuvre de P. B. Shelley* (PUL-ELLUG 2012), ainsi que plusieurs articles sur la relation entre discours scientifique et écriture littéraire, chez E. Darwin, P. B. Shelley, W. Blake et T. de Quincey. Co-auteur de l'anthologie *La Muse et le ptérodactyle* (Seuil 2013), elle a édité *Sciences et poésie de Wordsworth à Hopkins* (*Etudes Anglaises* 2011).

Anna ELSNER (King's College/ENS)

« Un temps pour tuer et un temps pour guérir » dans *La pudeur ou l'impudeur* (Hervé Guibert, 1990)

Cette communication évalue comment le film documentaire permet de représenter une nouvelle perspective sur la notion de temps dans la maladie. L'analyse se concentre sur l'auto-documentaire posthume *La pudeur ou l'impudeur* (1990), dans lequel l'écrivain, journaliste et photographe Hervé Guibert documente sa dégradation physique causée par le SIDA. Dans le film de Guibert, le temps détermine l'expérience de la maladie; d'un côté le temps s'éternise – Guibert attend constamment la progression de sa maladie, un nouveau résultat d'examen doit arriver, ou un nouveau rendez-vous médical doit avoir lieu. D'un autre côté, le temps se raréfie; des dates précises structurent le film soulignant ainsi la limite temporelle d'une vie. Le film se termine avec la sonnerie d'un réveil – Guibert est assis dans son lit et reste immobile: ses jours sont comptés, mais interminables pour lui dans son attente de la mort.

Bien que nous proposons de conceptualiser cette dualité du temps dans le contexte de Deleuze et Foucault, cette communication examine aussi le questionnement de Guibert au sujet de l'existence du bon âge pour mourir et si l'on peut décider de la mort d'autrui, un questionnement qu'il mène avec sa tante de 95 ans. Finalement, nous proposons de questionner dans quelle mesure l'expérience cinématographique est particulièrement adéquate pour la représentation de l'expérience temporelle de la maladie.

Dr Anna Magdalena Elsner est Leverhulme Early Career's Fellow au King's College, Londres. Elle est également membre de l'Équipe Proust à l'ENS. Elle a publié des articles sur Marcel Proust, Claude Lanzmann et le cinéma documentaire français et elle a coédité *Anamnesia: Private and Public Memory in Modern French Culture* (Oxford: Peter Lang, 2009). Son livre *Mourning and Creativity in À la recherche du temps perdu* paraîtra chez Cambridge University Press en 2015. Dans son projet de recherche en cours, elle analyse la représentation de la relation entre médecin et malade dans la littérature et le cinéma français du 20ème siècle.

Sam FERGUSON (University of Oxford)

Les discours scientifiques dans l'écriture de soi

Selon une certaine histoire, l'écriture de soi en France remonte à un bouleversement dans les concepts et les discours de la 'personne' dans les dernières décennies du 18^e siècle, un bouleversement dont Rousseau demeure l'écrivain le plus représentatif. C'était un moment où le 'moi' était devenu l'objet d'une connaissance scientifique, sur le modèle des sciences naturelles. L'écriture de soi connaît un succès croissant depuis le soi-disant 'retour du sujet' des années 1970, mais le modèle des sciences naturelles se voit désormais largement remplacé par des discours thérapeutiques, et surtout psychanalytiques. Il faudrait sans doute nuancer cette histoire littéraire (et scientifique), mais le modeste but de cette intervention est d'esquisser les modalités de ces discours dans deux formes d'écriture de soi: l'autobiographie et le journal intime. Comment fonctionnent les discours scientifiques dans ces deux formes subjectives, voire nombrilistes, qui peuvent apparaître d'emblée très éloignées de la science? Quelles déformations ou adaptations ont-ils subies à l'entrée du champ littéraire? Quels horizons nouveaux ouvrent-ils pour l'écriture de soi? Finalement, est-ce que les discours thérapeutiques sont plus utiles, ou plus pertinents, dans ce contexte que les discours des sciences naturelles?

Sam Ferguson vient de terminer un doctorat à l'Université d'Oxford sur 'Diaries Real and Fictional in Twentieth-Century French Writing'. Sa thèse retrace l'histoire du journal intime dans la littérature du vingtième siècle, en s'appuyant sur de nombreux textes d'André Gide, Jean-Paul Sartre, Raymond Queneau, Roland Barthes et Annie Ernaux. Il a publié des articles sur Gide et Queneau, et entreprend à présent un nouveau projet, à titre de boursier postdoctoral à l'Université d'Oxford, sur la fonction-auteur entre 1880 et 1945.

15h00 Pause

15h10 Session présidée par Susannah ELLIS

Isabelle KRZYWKOWSKI (Université Grenoble 3)

Poétique et poésie du virus

Cette communication s'intéressera au motif du virus dans la poésie contemporaine. La métaphore biologique que l'usage applique aux technologies informatiques a en effet été considérée de manière littérale par un certain nombre d'artistes du tournant des XX^e-XXI^e siècles (parmi lesquels, en France, Olivier Quintyn, Christophe Hanna ou Xavier Malbreil, dont on présentera le travail plus en détail si le temps le permet), qui théorisent à partir du virus la pratique et l'enjeu de la littérature.

On rappellera d'abord que ce motif traverse en fait les avant-gardes : on le trouve chez Marinetti ou Tzara, chez lesquels il entre en concurrence avec des métaphores plus traditionnellement combatives (le « rapport des forces ») ; il innove aussi la définition que Roman Jakobson donne de l'action poétique ; il est, enfin, théorisé par William Burroughs dans les années 1960 (*The Ticket That Exploded*, 1962 ; *The Electronic Revolution*, 1970). On pourra rapidement réfléchir sur cet historique : la concurrence entre imaginaire de la contagion et imaginaire de la guerre (qu'on trouve encore aujourd'hui dans les dénominations de « *hacking* » ou de « *guerilla* artistique ») ; l'élargissement que propose Burroughs avec sa thèse de la langue comme virus ; le développement qu'en font les théories de la communication dans les années 1970 ; la nouvelle vitalité que lui donne la génération poétique des années 1990, notamment avec l'apport du numérique.

On fera ainsi le point sur les références scientifiques (mais aussi bien en sciences humaines) qui sous-tendent parfois ces textes : Burroughs fournit une liste des références (Wilson-Smith, Belyavin), dont certaine peut-être imaginaire. Mais, pour la génération des années 1990, la référence semble médiante, *via* Burroughs et *via* les théories et les techniques de l'information et de la communication – ce phénomène de « médiation » (plutôt que de « seconde main ») entre sciences et littérature étant aussi intéressant à mentionner.

On s'intéressera enfin à l'image du virus. D'une part, il prend place dans une logique « invasive » qui permet de confronter divers modes imaginaires (la guerre, la contamination, le parasite, le réseau, etc.). D'autre part, il est aujourd'hui à la jonction des sciences et des techniques, et l'on pourra se demander s'il y a lieu de distinguer ces univers de référence. Enfin, le motif du virus nous permet de voir comment, à côté de la métaphore, le recours scientifique peut devenir modèle : il sert à définir une visée, une pratique, et souvent même une forme. En cela, il y aura lieu de revenir sur la notion de poésie expérimentale, qui est au cœur de la démarche avant-gardiste.

Isabelle Krzykowski est professeur de littérature générale et comparée à l'Université Stendhal-Grenoble 3 et directrice du Centre de Recherche sur l'Imaginaire (CRI). Après une thèse sur *Le Jardin des songes. Étude sur la symbolique du jardin dans la littérature et l'iconographie fin-de-siècle en Europe*, elle a orienté ses recherches vers les avant-gardes historiques (« *Le Temps et l'Espace sont morts hier* ». *Les Années 1910-1920. Poésie et poétique de la première avant-garde*, Paris, Éditions L'Improviste, 2006) et les relations de la littérature, des arts et des technologies (*Machines à écrire. Littérature et technologies du XIX^e au XXI^e siècle*, Grenoble, ELLUG, 2010), autour de la question plus générale des littératures expérimentales internationales. Une partie de ses travaux portent sur l'imaginaire et la représentation des techniques.

Noëlle BATT (Université Paris 8)

De la présence modulée des mathématiques en littérature

Il s'agira de montrer comment l'on retrouve dans les structures sémantico-formelles des textes littéraires, poétiques en particulier, des principes d'organisation arithmétiques et géométriques, mais modulés par une part d'« indétermination » (au sens où ce terme est employé dans la théorie du chaos), de « vague » (au sens peircien), de « flou » (au sens de la « logique floue », la « *fuzzy logic* » définie par Lotfi A. Zadeh). Cette présence contribue largement à établir la singularité du sens artistique, en l'occurrence, littéraire.

Noëlle Batt est professeur de littérature américaine et de théorie de la littérature à l'Université Paris VIII (émérite depuis septembre 2013). Elle a notamment dirigé de 1984 à 2013 le *Centre de Recherche sur la Littérature et la Cognition*, et de 1996 à 2010 l'EA 1569 Transferts critiques et Dynamique des savoirs (domaine anglophone). Elle a publié de nombreux articles de théorie et de critique littéraire, particulièrement dans le domaine des rapports transdisciplinaires entre littérature, science et philosophie (philosophie deleuzienne en particulier). Elle a également travaillé à réintroduire le point de vue de la littérature dans les débats qui se mènent au sein des sciences humaines et sociales sur l'usage de la fiction et de la narration (cf. *La fiction agent double*, TLE n° 29 [dir.], 2013), et elle a consacré plusieurs articles aux derniers ouvrages du romancier américain Don DeLillo.

16h30 Conclusion

16h40 Fin du colloque